Document généré le 12 oct. 2024 01:46

Nuit blanche, magazine littéraire

Trois correspondances : Pablo Picasso et Jean Cocteau, Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncœur, Sigmund Freud et Romain Rolland

Roland Bourneuf

Numéro 155, été 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/91180ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bourneuf, R. (2019). Trois correspondances : Pablo Picasso et Jean Cocteau, Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncœur, Sigmund Freud et Romain Rolland. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (155), 48–53.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pourquoi publie-t-on aujourd'hui comme hier tant de correspondances d'écrivains et d'artistes ? Les éditeurs doivent bien escompter un bénéfice autre que celui, fort louable, de contribuer à une meilleure connaissance de leur œuvre. Mais pourquoi lit-on encore ces correspondances, datées, se référant à des circonstances qui nous sont souvent lointaines et étrangères ? Ou de simples lettres qui ressortent maintenant des greniers écrites par des poilus de 14 englués dans leurs tranchées ou par des prisonniers de la Deuxième Guerre derrière leurs barbelés. Parfois même un papier griffonné par un déporté, dont l'existence même est miraculeuse et prend une valeur inestimable. Missives naïves, maladroites, pleines de phrases toutes faites mais combien émouvantes de ces inconnus qui souffrent, et dont les censures sourcilleuses veillaient à gommer tout renseignement un peu précis, toute réflexion un peu hardie.

TROIS CORRESPONDANCES

Par
ROLAND BOURNEUF*

Il y a les confessions adolescentes de Zola et Cézanne avant que nous ayons sous les yeux du plus consistant et des lumières nouvelles sur leurs relations. Notre curiosité indiscrète – pour ne pas dire un voyeurisme – est appâtée par Cocteau et Picasso, tous deux « sulfureux », dirait le jargon moderne. Las ! Quelques remarques sur la création dans des commérages : nous en sommes pour nos frais... Mais combien est rafraîchissante la correspondance que, dans un contexte proche de nous, échange avec Hélène Pelletier-Baillargeon (parmi ses nombreux correspondants) Pierre Vadeboncœur confiant en toute liberté ses espoirs et ses doutes souverainistes qu'il n'aurait jamais pu livrer en public. Quelle qualité littéraire, quelle hauteur de vue dans les échanges de Romain Rolland avec Freud ou avec Zweig, tous épistoliers infatigables et inspirés ! L'époque troublée et tragique, la guerre, la psychanalyse, l'écriture : rien de moins. Ces lettres ne sont plus des compléments et des accessoires documentaires, elles appartiennent aux œuvres respectives de leurs auteurs.

Si nous entrons ainsi dans l'intimité de deux êtres et de deux esprits créateurs qu'habite une passion, la lecture de ces correspondances diverses nous touche, nous émeut. Elle féconde notre pensée, nous hausse au-dessus du niveau habituel de nos préoccupations.

Pablo Picasso et Jean Cocteau

Entre 1915 et la mort de Cocteau en 1963 s'échangèrent 450 billets et télégrammes[1] – le téléphone étant à l'époque encore peu utilisé – et guère de lettres de quelque longueur. La majorité de ces pièces, à vrai dire presque toutes, sont signées de Cocteau, sans surprise quand on connaît son désir d'entretenir une relation et l'aisance de sa plume ou de son crayon pour orner ses missives d'amusants croquis. Sans cesse il se plaint des silences de Picasso et le relance avec insistance. Picasso répond par de brefs messages dans un français approximatif.

Ils se sont connus par Edgar Varèse, « rencontre inscrite dans les astres ». Tout préoccupés de leur nombril, de leurs travaux et de leurs fréquentations, ces jeunes gens sont bien légers... Aucune mention de la guerre – si ce n'est une ligne de Cocteau qui déplore la mort d'un ami. En fait, l'événement ne les concerne pas, ni les tranchées où meurent par centaines de milliers leurs contemporains, ni l'issue de la guerre. La grande affaire est alors pour Cocteau les préparatifs fébriles pour monter le ballet *Parade*, auquel collabore Picasso pour les décors, Bakst pour les costumes, Satie pour la musique et les Ballets russes de Diaghilev, au milieu de manœuvres, conflits, brouilles et scandales dont le moindre n'est évidemment pas la représentation elle-même en mai 1917. Dans cette effervescence culturelle on croise Apollinaire et Cendrars, Max Jacob, Modigliani, Kisling et Stravinsky.

Document sur l'époque sans doute, mais elle est vue par le petit bout de la lorgnette braquée exclusivement sur les publications et spectacles et les mondanités qui les entourent. Un éclairage latéral est projeté sur le travail du poète et sur celui du peintre, les circonstances de leurs créations, leurs projets, les rapports amicaux mais compliqués avec l'entourage et les trahisons. En fait, comme la plupart des correspondances entre écrivains et artistes, celle-ci ne livre que l'écume de leur création respective et porte rarement sur des questions de fond.

Picasso, fantasque et infatigable, peint des toiles que mentionne Cocteau, son admirateur éperdu dont il aimerait s'inspirer ou se nourrir dans ses propres œuvres, poétiques autant que picturales. Il lui donne du « cher seigneur », « cher magnifique », « mon cher merveilleux » qui annoncent des déclarations d'amour alambiquées dont il est friand à travers cette correspondance décousue et folle. « Un demi-siècle d'amitié et d'affection » ? Oui, mais à voir de plus près car cette relation fut ponctuée de temps forts et d'intervalles qui laissent des doutes sur la profondeur des sentiments déclarés. Cocteau s'interroge beaucoup sur ceux de Picasso, qui a de brusques accès de tendresse, mais le poète soupçonne à diverses reprises sur son propre compte des jugements défavorables et des propos désobligeants. Cocteau, qui a tenté de s'inspirer de l'œuvre de Picasso, toujours en mutation en particulier dans une commune période « classique », se considère comme l'élève et un des seuls à comprendre son œuvre. Il écrira et réunira sur lui des textes remarquables reproduits en partie dans l'ouvrage.

Des événements surviennent qui, cette fois-ci, ne peuvent laisser les deux correspondants indifférents. En 1937 au moment de la guerre civile espagnole, Picasso s'engage dans le Parti communiste et peint son célèbre *Guernica*. En 1944 ils entreprennent des démarches pour faire libérer Max Jacob du camp de Drancy, mais trop tard. Jacob meurt.

En réalité, « Picasso m'intimide », déclare Cocteau vers la fin de sa vie, avec le sentiment d'avoir perdu son ami. On ne peut s'empêcher de penser à l'écart, voire l'abîme séparant les deux hommes pour ce qui est de leur personnalité et de leurs réalisations : à côté de la vitalité prodigieuse de Picasso, Cocteau semble bien chétif, souvent malade et fragile, sensible aux attaques des surréalistes dans leur revue *Littérature,* littéralement dévasté par la mort de Radiguet, qu'il essaiera d'oublier dans l'opium, travaillé par « une angoisse de ratage ». Disproportion évidente, entre leur force créatrice respective, leur audace, leur capacité de se renouveler.

Il est manifeste que cette correspondance, enrichie par des lettres échangées avec Jacqueline Roque et Françoise Gilot (compagnes successives de Picasso) qui se confiaient souvent à Cocteau, l'ami discret et fidèle, ne dit pas tout. Ce sont, semble-t-il, les journaux substantiels tenus par Cocteau qui vont au cœur de la relation. Il éprouve parfois un malaise devant les déguisements de l'artiste et ses outrances. Ses réserves sur la prétendue révolution en peinture opérée par Picasso sont plus étonnantes parmi le flot de louanges et de reconnaissance dont il l'a submergé. (« Ton génie ne me quitte jamais. C'est même mon bon génie. ») Ailleurs : « Je connais ses jeux de cape par cœur. L'ami imprudent ne s'en tire jamais sans un coup d'épée ». Mais malaise réciproque : « Il se sent vu, dit Cocteau, et je me sens vu jusqu'à l'os » (1962). Le « charmeur d'objets », le « grand perturbateur du trafic », le génie, le monstre sacré se révèle ici dans ses noirceurs. Un égocentrisme qui culminera dans sa vieillesse et une puissance de destruction dont Cocteau fait les frais et, plus encore comme on sait par effet de sa misogynie, les compagnes du peintre (Jacqueline se suicidera). Quand Cocteau oublie les contorsions poétiques de son écriture, il signe des pages étonnamment lucides et

Mes cinquante ans prennent forme, ils deviennent parfaits et ma barbe blanche est fort digne.
Dis à Dora que je l'aime. Ici, les jeunes filles de la maison fument la pipe. Dora devrait fumer la pipe. C'est très théâtral.
Je t'embrasse. Ton génie ne me quitte jamais. C'est même mon bon génie. Je travaille sous ton œil terrible et qui juge, mais je connais aussi ta tendresse. Pense un peu à moi.

Cocteau à Picasso, 1943.

inspirées sur Picasso, car « il captait mieux les rayons que les autres ». En l'occurrence il capte son art d'utiliser les autres, qui s'accentue avec les années et l'enveloppe d'une grande solitude contre laquelle se cogne celle de Cocteau. Picasso n'assistera pas aux funérailles de ce dernier – il se fera représenter par son fils – et il lui survivra dix ans.

En même temps qu'elle jette une lumière crue sur Picasso, cette correspondance, et c'est là un de ses mérites, fait ressortir chez Cocteau l'homme hypersensible, délicat, courtois, fidèle, parfois profond. Indéniablement il mérite beaucoup mieux que sa réputation de funambule doué mais superficiel, mondain et touche-à-tout.

Cet ouvrage soulève bien d'autres questions. Le travail critique réalisé par deux spécialistes est admirable de précision. Des milliers de notes éclairent tous les recoins, les allusions, références aux personnes, codes et clins d'œil ainsi que la description, la datation et la répartition des pièces. Rien n'est laissé dans l'à-peu-près, avec des commentaires qui synthétisent les échanges de chaque année et, par bonheur !, font une large place en annexe aux *Journaux* de Cocteau et à divers témoignages. Néanmoins, on ne peut manquer de se demander : ce travail de fourmi, pourquoi et pour qui ? En vaut-il vraiment la peine ? Si indéniablement il justifie et confirme des faits, apporte-t-il du nouveau à notre connaissance des deux correspondants ? Plus généralement la question vaut pour les innombrables correspondances d'écrivains et d'artistes, la manne des chercheurs patients et appliqués. Elle ne peut être éludée. À côté de l'extrême richesse de contenu et de la qualité littéraire des échanges entre Stefan Zweig et Romain Rolland, ou celle, proche de nous, entre Pierre Vadebonœur et Paul-Émile Roy, l'ensemble Zola-Cézanne contient nombre de lettres adolescentes sans originalité ni qualités particulières. Combien d'autres s'embourbent dans le ressassement ennuyeux, l'anecdotique et la banalité. La question se double d'une autre : faut-il tout publier de ces miettes, brindilles, broutilles et bavardages ou faire un tri, choisir seulement le plus révélateur, le plus nouveau, l'inattendu, l'insolite chez des créateurs qu'on croyait bien connaître ? Pour ma part, ayant dû accomplir semblables opérations relevant de l'édition critique, je demeure avec mes doutes et ma perplexité.

1. Pablo Picasso et Jean Cocteau, *Correspondance 1915-1963*, Édition de Pierre Caizergues et Ioannis Kontaxopoulos, Gallimard/Musée national Picasso-Paris, Paris, 2018, 563 p. ; 66,95 $.

Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncœur

Pierre Vadeboncœur aura été un des derniers à pratiquer un art épistolaire inspiré et généreux que l'usage généralisé du courrier électronique a condamné à une disparition radicale. Sa correspondante l'engage avec insistance à réunir ses lettres (qui se comptent par milliers), car elles font partie de sa création littéraire. Vadeboncœur, qui résiste, était porté à minimiser l'importance de ses écrits dans leur ensemble, en quoi il ne voulait pas voir une œuvre. Néanmoins il a suivi le conseil puisque, après les correspondances si riches avec André Major et Paul-Émile Roy, voici celle qu'il a entretenue avec Hélène Pelletier-Baillargeon à partir de 1983 jusqu'en 2006[2]. La teneur en est plus circonscrite que dans les correspondances précédentes, comme le titre l'indique sans ambiguïté.

Intervalle névralgique et, on le sait, crucial pour la « problématique souverainiste ». Tel est le thème central, quasi exclusif, de ces lettres. D'un côté l'aîné jouissant d'un prestige acquis d'abord dans ses luttes syndicales et par déjà une quinzaine de livres dont beaucoup ont fait date, qui l'ont établi comme un brillant essayiste et une des têtes pensantes du Québec. De l'autre une journaliste connue, féministe et souverainiste convaincue et militante, qui rêve d'écrire ses propres livres alors que les circonstances lui feront souvent obstacle. Entre les deux donc, un écart dans l'expérience et dans la création littéraire mais jamais Vadeboncœur n'endosse le rôle du mentor. Un profond respect mutuel les rapproche, une amitié confiante et chaleureuse nuancée de complicité que rien ne vient perturber et une admiration réciproque. Tous les deux la méritent ! Et d'un commun accord ils diront dans leurs lettres ce qui ne pourrait se dire en public : ils se vident le cœur.

« CREUSER LA PROBLÉMATIQUE NATIONALE »

La première lettre donne le ton de ce qui va suivre par dizaines et définit sa position : « Je pense profondément que nous sommes vaincus, et plus superficiellement, qu'il nous faut en tout état de cause agir comme vaincus, c'est-à-dire, tout de même, exister le plus possible ». À l'encontre de sa correspondante encore prête à la lutte par son tempérament et son énergie, il se dit et ne cessera de se dire pessimiste. Mais, Vadeboncœur en son style incisif coutumier, Pelletier-Baillargeon à sa manière vive, spontanée, souvent colorée, ils s'encouragent mutuellement à « ne pas lâcher ».

Double témoignage donc sur ces vingt années où la situation politique du Québec aurait pu basculer. Si les deux correspondants disent leur déception, leur lassitude, voire leur découragement lors des deux échecs référendaires, ils en cherchent les causes profondes. Adoptant une perspective historique élargie, ils voient en ces échecs des moments significatifs dans le destin du peuple québécois paralysé par le « complexe du vaincu », stigmatisé par son « sommeil à l'histoire » et une impuissance devenue congénitale.

Les commentaires se multiplient au fil de l'actualité qui, ils le reconnaissent et le déplorent, ramène à un ressassement inéluctable. Les hommes politiques qui ont fait l'histoire du Québec paraissent en ces pages avec un relief étonnant – et c'est là aussi un des intérêts majeurs de cette correspondance. René Lévesque, bien sûr, le père fondateur admiré pour ce qu'il a fait et pour ce qu'il a été. On ne peut en dire autant de tous ceux qui lui succèdent... Chez Parizeau – que Vadeboncœur a connu enfant – est souligné un écart surprenant entre le chef de l'opposition d'une intelligence hors du commun mais raide et fébrile parce que mal à l'aise face au monde des émotions, et le premier ministre qui parle en maître. Un Bourassa flottant et fluctuant, un Lucien Bouchard pour lequel Vadeboncœur marque une sympathie et une reconnaissance dont il n'a pas toujours été gratifié. Remarques sur le suicide d'Aquin, sur Bourgault ou Chartrand, coups de griffes à l'endroit de Charest, de Dumont, inévitablement de Trudeau dont Pelletier-Baillargeon trace un portrait qui est un véritable morceau d'anthologie, mais ne conduisant jamais à des accusations *ad hominem*.

Les Québécois, répètent les deux correspondants, font leur malheur, voire provoquent leur désastre (le mot est prononcé) par leur irrésolution et leur soumission trop facile. Par une sclérose, aussi, dans un contexte social en pleine mutation, ce qui rend les militants souverainistes aveugles à la nouvelle réalité, c'est-à-dire entre autres à l'influence du puissant voisin qui gagne tous les secteurs. À cet égard, alors qu'il est devenu de bon ton de souligner « l'américanité » du Québec, Vadeboncœur réaffirme sa fidélité à la France, dont il se dit

> Notre histoire pourrait être lue comme les différentes phases d'un déclin vers la décomposition finale. Même le 15 novembre 1976 s'inscrirait dans cette histoire, comme sursaut. Les poissons qui vont crever sursautent. Mais tout cela n'est peut-être que réponse adéquate à des conditions objectives. On ne peut pas blâmer les peuples. Ils agissent avec une espèce de sagesse pratique. Nous ne sommes pas désespérés, donc nous ne sommes pas révolutionnaires […]. Je n'ai pas le spleen. J'ai encore le goût d'écrire, de casser quelques pipes de plâtre.
>
> Pierre Vadeboncœur, 29 avril 1993.

> Comment ne pas voir, quand on travaille en histoire, la résurgence, à chaque génération, de ces campagnes de dénigrement de la France, pour mieux nous détacher de notre racine identitaire. Les conquérants l'ont fait à satiété, se glorifiant de nous avoir donné le parlementarisme. Pourtant, sans la Conquête, la France nous eût bien donné la République […]. Mais personne ne le dit et nos histoires continuent de colporter la lecture historique de l'Autre : une Angleterre démocratique, une France autocratique.
>
> Hélène Pelletier-Baillargeon, 7 février 1999.

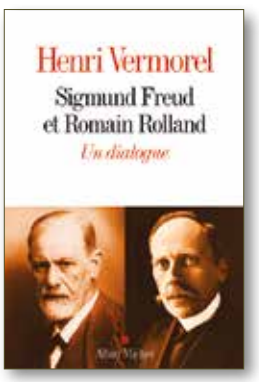
« épris » (par exemple dans sa *Lettre à la France*) et qu'il prend pour référence, dans son histoire et dans sa culture (il nomme Georges Bernanos, Emmanuel Mounier ou Simone Weil), rappelant qu'elle a donné au peuple québécois ses racines. Position « ringarde » aux yeux de beaucoup (il constate l'apparition du mot dans le vocabulaire contemporain). Que lui importe : il persiste et signe.

RENONCER OU TENIR LE COUP ?

Dans sa dernière lettre à Pelletier-Baillargeon, quatre ans avant sa mort, ses convictions n'ont pas changé, même s'il a pris du recul, et il réaffirme sa volonté de parler et de se déclarer, sa souffrance aussi de constater que le Québec demeure englué dans ses vieilles ornières. Il ne renie pas son espoir de le voir plus affirmé et maître de son destin mais il comprend bien la nécessité et l'urgence de regarder l'ensemble du monde, les grands enjeux comme l'hégémonie néolibérale des États-Unis et le sort de la planète, qui tendent à reléguer à l'arrière-plan la question nationale. Il en vient même à envisager la disparition possible du Québec. Ce serait alors plus qu'un « génocide en douce », un effacement en douce...

Vadeboncœur « survit » en continuant d'écrire beaucoup – comme Pelletier-Baillargeon qui achèvera enfin sa grande biographie d'Olivar Asselin –, par exemple des commentaires mordants sur l'actualité (pour *Le couac* très anticonformiste). Mais, poussant plus loin sa réflexion amorcée dans *Les deux royaumes* (1993), il s'oriente de plus en plus vers la recherche spirituelle. Il se dit « pour moitié croyant, pour moitié agnostique », comme il l'explique dans ses *Essais sur la croyance et l'incroyance* (2005) et *La clef de voûte* (2008). Mouvement perceptible depuis longtemps dans son œuvre (mais souvent négligé par ses commentateurs) qui prend dans les dernières années un élan décisif. Il déclare dans une lettre de 2000 « ne pas être l'homme d'une seule vie » alors qu'il est octogénaire : « Je me sens toujours nouveau devant ce qui sera ».

2. Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncœur, *Le pays qui ne se fait pas. Correspondance 1983-2006*, Boréal, Montréal, 2018, 302 p. ; 29,95 $.



Sigmund Freud et Romain Rolland

L'ouvrage[3] impressionne dès l'abord par son volume, la somme de documentation et de connaissances qu'il contient, l'effort de synthèse qu'il représente et la complexité des questions qu'il soulève. L'entreprise est conduite avec sérieux mais son ambition semble parfois avoir débordé son auteur, ce qui, en maints passages, en rend la lecture difficile. Nous sommes ici dans le monde de la psychanalyse, dont Henri Vermorel est en France un vieux routier, et il ajoute à ce savoir une longue pratique de la psychiatrie. Donc un livre à ne pas mettre entre toutes les mains... Face au rapport entre Romain Rolland et Sigmund Freud, libre au lecteur de juger les interprétations pertinentes, éclairantes, ou forcées.

L'échange de lettres – relativement peu nombreuses mais substantielles – commence en 1923 pour s'achever en 1936 (Freud de dix ans l'aîné de Rolland mourra en 1939 et celui-ci en 1944). Quand la correspondance s'engage, Rolland est un écrivain célèbre en France et au-delà des frontières, mais il a défendu la cause du pacifisme pendant la Première Guerre dans son article « Au-dessus de la mêlée », ce qui lui valut beaucoup d'ennemis et de violentes attaques pour trahison envers la patrie. Freud de son côté élabore les principes clés de la psychanalyse qui se cherche encore. L'ombre toujours présente de la guerre, achevée mais mal achevée car elle engendre l'illusion de la paix, va s'épaissir par celle des totalitarismes fasciste et nazi et se faire de plus en plus menaçante.

Au-delà des rapports personnels entre les deux écrivains, il fallait donc largement retracer le contexte : l'ouvrage s'y emploie et y réussit. Mais d'autres intervenants paraissent dans ces rapports. Stefan Zweig en première ligne, écrivain déjà très connu et répandu, ayant l'art de rapprocher les intellectuels de son temps. Le duo initial où chacun constituait un puissant foyer de pensée devient donc un trio qui, à son tour, à l'occasion de lettres ou de visites, s'ouvre vers Rainer Maria Rilke, Maxime Gorki, Jean-Richard Bloch, Thomas Mann et bien d'autres, pour des échanges épisodiques mais toujours marquants. Ainsi se tisse un réseau serré d'échanges. En suivre les ramifications oblige Henri Vermorel, soucieux du détail, à des retours en arrière où le lecteur s'égare un peu, à des

développements récapitulatifs parfois lents et redondants (par exemple la visite à Vienne de Romain Rolland à Freud, ou le voyage de celui-ci à l'Acropole). De toute évidence l'ouvrage aurait gagné à être élagué et allégé, à s'en tenir plus rigoureusement au sujet central mais on devine bien que l'auteur a voulu en faire une synthèse historique et celle de son expérience propre de la psychanalyse. Il présente donc plusieurs ouvrages en un seul.

Zweig incite en vain Freud à écrire son autobiographie. Rolland a en quelque sorte écrit la sienne, transposée dans son long roman *Jean-Christophe*. Le thème de la création revient souvent dans la correspondance – et on peut noter à travers la traduction la belle plume élégante de Freud, qui ne dédaignait pas le style. Il y discute à maintes reprises de l'épilepsie et de l'hystérie chez les créateurs, question qui aujourd'hui paraît datée. Les deux hommes ont été incontestablement et explicitement stimulés en profondeur dans leur création par le jeu de « l'écriture en miroir », qui relève du rapport entre les inconscients. Le transfert y joue un rôle majeur – pour le plus grand profit d'une lecture psychanalytique ! Parler d'estime, voire d'admiration réciproque est insuffisant : il s'agit d'une véritable fécondation, comme le prouve le nombre d'écrits composés par l'un et l'autre pendant toute la durée de leur dialogue.

Cet ouvrage tend en fait à devenir un exposé de la pensée de Freud dans lequel en certains chapitres se raréfient les références à Rolland. Un portrait aussi qui insiste sur son penchant à la persécution, curieusement alimenté chez cet esprit rationnel par la « mystique » des nombres et des dates fatidiques. S'y ajoutent une intolérance à la critique (qui jouera un rôle dans la rupture avec Jung), une propension aux évanouissements et une obsession de la mort.

L'échange atteint sa plus haute intensité quand il porte sur la religion, la « mystique juive » entrant en résonance avec la tradition chrétienne et avec la « germanité » (la référence à Goethe est constante). Freud, on le sait, faisait profession d'athéisme souvent réaffirmé. Sans se considérer comme chrétien, Rolland s'ouvrait à une spiritualité diffuse et étrangère aux dogmes mais très présente qui trouvait son expression dans la création artistique : son *Jean-Christophe* doit beaucoup à Beethoven. En ses dernières années il tournera son attention vers un Orient mystique, et néanmoins agissant dans l'orientation concrète de la vie, incarné par Gandhi avec qui Rolland, infatigable épistolier, entretiendra une correspondance. Sous cet angle, le point central de la correspondance avec Freud porte sur ce que celui-ci nomme « le sentiment océanique » qui submerge la personne, « le fait simple et direct de la sensation de 'l'éternel' (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique » (lettre de Rolland du 5 décembre 1927). Freud répond le 20 juillet 1929 : « Dans quels mondes étrangers pour moi n'évoluez-vous pas ! Je suis fermé à la mystique tout autant qu'à la musique ». Expérience étrangère à Freud donc mais qui en est plus qu'intrigué, déçu de ne pas la connaître et presque envieux de savoir que Rolland y a accès. Cependant le « sentiment d'étrangement » qu'il a éprouvé sur l'Acropole s'en approche sans doute.

Cette correspondance a donc conduit très loin le dialogue de deux écrivains et êtres hors du commun. Malgré ses lacunes et ses maladresses, l'étude d'Henri Vermorel (je souligne les termes de sa conclusion) démontre que « le chemin de Freud peut apparaître chez l'homme de la modernité, comme une quête du sacré dans l'inconscient individuel où il s'est réfugié après la mort de Dieu, ce qui donne au mode de pensée de la psychanalyse un caractère rationnel renforcé par la passion, […] ravivé par les échanges avec Romain Rolland ».

Pris dans le tourbillon de ce temps de guerre [...] nous ne savons même plus quelle signification donner aux impressions qui nous assaillent et quelle valeur accorder aux jugements que nous formons [...]. L'individu qui n'est pas lui-même devenu un combattant ni, de ce fait, une infime particule de la gigantesque machine de guerre, se sent confus dans son orientation et inhibé dans sa capacité d'activité.

De Freud à Romain Rolland en 1915.

Il me fallut du temps pour trouver mon chemin dans ces ténèbres. Et je ne pensais guère à y guider les autres. Ce n'était point mon rôle. […] si une jeunesse française avait cherché en moi un frère aîné qui lui fût, dans une certaine mesure, un guide moral et un compagnon [...] dans la nuit, tâtonnant, j'attendais que leur voix s'élevât, qu'elle me dît – par ici ! […] Tous avaient abdiqué, et Jaurès était tué.

Romain Rolland à Freud évoquant 1914.

3. Henri Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland. Un dialogue*, Albin Michel, Paris, 2018, 629 p. ; 44,95 $.

* Roland Bourneuf, écrivain et ancien professeur de littérature à l'Université Laval, a publié une quinzaine d'ouvrages dont *Le chemin du retour* (1996), *Venir en ce lieu* (1997), *Le traversier* (2000), *L'usage des sens* (2004), *Pierres de touche* (2007 ; prix Victor-Barbeau 2008), *L'ammonite* (2009), *Points de vue* (2012) et *L'étranger dans la montagne* (2017).